

*Viviane Alix-Leborgne*

## **Robinson Cruséo et Romain Kalbris sont-ils coupables envers leurs parents ?**

Les deux romans d'aventures que sont *Robinson Cruséo* de Daniel Defoe (1719) et *Romain Kalbris* d'Hector Malot (1869) ont été publiés à cent cinquante ans d'intervalle. Obéissant à la tradition de ce genre littéraire, chacun d'eux enchaîne des faits en rupture avec la vie quotidienne. Un épisode provoque l'attente du suivant dans une sorte de course à l'imaginaire, tant pour l'écrivain que pour le lecteur. Au prix de rappels et d'anticipations, le narrateur adulte vit ou revit une partie de sa jeunesse : la tentation de l'aventure, le départ du foyer familial et l'errance. Il semble que le héros cède à un destin imposé par le hasard d'une vocation. Plus sûrement, chez Robinson comme chez Romain, les circonstances familiales transforment un désir profond en réalité romanesque.

### ***La vocation***

Assurément, chacun des deux personnages se conforme à un appel qui offre quelque analogie avec le sacré. Celui qui décide de Robinson semble totalement indépendant et venir entièrement de lui-même : « mon seul désir était d'aller sur mer », confie-t-il avant toute entreprise<sup>1</sup>. Déjà parti depuis quatre ans, ayant traversé des épisodes dramatiques, il reconnaît sa « folle inclination de courir le monde » (p. 100). Attrait qui paraît donc simple et tout à fait autonome. Pour Romain, la vocation a une origine plus complexe. Familiale en premier lieu : il est issu d'une longue lignée de marins. Dispositon historique et mythologique ensuite, puisque l'origine de la population locale est orientale et suit le destin d'Ulysse. Le dernier vestige subsiste chez un oncle de Romain, installé à Calcutta.

Pour les deux héros s'ajoutent à ces raisons l'attrait du fruit défendu puisque le père de Robinson et la mère de Romain s'opposent au départ de leur fils. Répondre à une vocation est l'objectif premier des

---

<sup>1</sup> Daniel Defoe, *Robinson Crusoe*, Folio, 2001, p. 48.

deux garçons, mais la composante familiale est l'élément déclencheur de leur expédition.

Tous deux sont mineurs donc placés sous l'autorité et même sous la dépendance de leurs parents. Le caractère de ceux-ci rend le fait insupportable et cristallise le désir de partir.

Dans le cas de Robinson, l'image du père, écrasante, qui s'impose à son fils, provoque la révolte de ce dernier. En traçant à Robinson un programme de vie propre à lui assurer un état « le meilleur dans le monde et le plus convenable au bonheur » (p. 49), cet homme « grave et sage » (p. 48) se montre protecteur à sa manière. Modération, prudence et obéissance aux lois de réussite sociale alors en vigueur, constituent les bases d'une vie exemplaire. Hors de là, point de salut et en tout cas, aucun regret paternel dans le cas contraire. Si Robinson ne suit pas ce chemin, décrète son père, « je n'en serais en rien responsable » (p. 50). Robinson doit donc complètement assumer son choix. L'attitude intransigeante du père est relayée par la mère, les deux parents formant une entité. Aucune discussion, aucun aménagement n'est envisageable. En fuyant le modèle parental, Robinson est poussé à renier les siens, à n'être « le fils de personne »<sup>2</sup>. Répondant à l'appel de la mer, il veut se faire et devenir autre<sup>3</sup>.

Romain Kalbris, quant à lui, suit les hommes de sa famille, réelle ou adoptive, qui tous, prennent des risques. Son père, devant un danger mortel, remet les siens entre les mains d'entrepreneurs maritimes qui se révèlent parjures et malhonnêtes. L'oncle « indien » de Romain assure la part de rêve oriental de nombre d'enfants, et M. de Bihorel prend effectivement le jeune garçon sous son aile. Pour Romain, les obstacles sont de deux sortes : fuir les mauvais traitements de son autre oncle, Simon, et surtout contrecarrer le désir maternel qu'il reste à terre. De ce fait, Romain agit en secret, refusant l'affrontement par crainte de céder à l'amour filial, tout en s'imaginant ainsi protéger sa mère.

Bien que les circonstances soient différentes, confusément, pour l'un comme pour l'autre héros, rester signifierait céder à l'inaction, à l'inertie et à la monotonie d'une vie sans relief qui laisserait place à l'ennui<sup>4</sup>. Ce serait exister sans vivre<sup>5</sup>, subir totalement et passivement un état contraire à une nature impatiente de gagner le large.

Partir, au contraire, libère des contraintes, surtout par ignorance, d'ailleurs. C'est aussi manifester une volonté de sortir de la condition commune, de se distinguer et de donner sa mesure tout en satisfaisant un

---

<sup>2</sup> Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Tel, 1972, p. 135.

<sup>3</sup> Jean-Pierre Martin, *Le Livre des hontes*, Seuil, 2006, p. 70.

<sup>4</sup> Vladimir Jankélévitch, *L'Aventure, l'ennui, le sérieux*, Aubier, 1972, p. 76-77.

<sup>5</sup> *Ibid*, p. 121.

désir d'affronter le monde de la mer. Le départ est bien le résultat d'un appel et d'un présent insoutenable qui ouvrirait sur un avenir encore moins tolérable. Mouvement d'insoumission donc, mais aussi crainte devant un futur si mal engagé.

### *Le départ, une fuite*

Ce qui paraît si clair, ne l'est pourtant pas. En témoigne le départ que les deux garçons qualifient de « fuite ». Non pas une fugue, qui supposerait un retour prochain, mais bien une évasion, comme s'ils quittaient une prison. Et cette désertion est prévue et organisée. Pourquoi prend-elle cette forme ? Compte tenu de leur situation familiale respective, Romain et Robinson veulent échapper aux gestes susceptibles de les retenir. Ils répondent à l'appel de la vie par une certaine violence que suppose la fuite en secret. Ils savent qu'ils vont causer déception, regret, voire colère, mais ils éprouvent eux aussi le sentiment coupable de faillir à leur devoir d'obéissance. Le départ, même s'il s'accompagne d'un regard en arrière, est exclusivement tourné vers l'avenir, manière, pensent-ils, d'annihiler tout sentiment de remords.

C'est en courant que Romain Kalbris s'échappe, et ceci à deux reprises<sup>6</sup>. Mais chaque fois, il revient en cachette voir l'effet que sa disparition produit sur sa mère. Il ne s'agit pas chez lui d'une sorte de regard pervers, mais bien du sentiment de sa propre faute. Sa fuite s'opère ainsi en deux temps, une fuite « officielle », destinée à trancher, suivie d'une fuite « réelle », pour se rassurer lui-même. Toujours caché dans la remise du matériel de pêche, Romain regarde sa mère dire ses prières et l'imité : « je m'agenouillai sur les filets et doucement je les répétei tout bas » (p. 132). Il éprouve ce qu'est l'arrachement au nid familial et perçoit « combien il était difficile de quitter la maison natale » (p. 134). Et c'est « hésitant, impatient, malheureux, mécontent de moi et désolé », avoue-t-il (p. 136), qu'il sort de ce début d'épreuves. Puis, à propos de sa mère, vient la question essentielle, qui implique déjà un remords : « l'abandonner n'était-ce pas un crime ? » Toutefois, l'attrait de l'aventure reste le plus fort. Après son départ, le sentiment de culpabilité se traduit par deux phénomènes compensatoires : se fabriquant un bateau, il lui donne le nom de sa mère (p. 139), puis dans un rêve de naufrage à la Robinson, se souvient-il, « j'étais nommé roi par les sauvages ; maman me rejoignait ; elle devenait reine » (p. 140).

Il n'est pas jusqu'au jugement de l'Autre, en l'occurrence celui du peintre Lucien Hardel, qui n'appuie sur la blessure : « il y a un droit que tu n'as pas, c'est de désoler ta maman » (p. 160). Il offre cependant un moyen d'alléger la douleur : « tu écriras à ta mère » (p. 161). Outre

---

<sup>6</sup> Hector Malot, *Romain Kalbris*, Marpon et Flammarion, sans date, p. 137 et 291.

l'explication de sa conduite, la lettre se présente également comme un moyen de diminuer l'effet de l'absence. Dans un deuxième temps, la compagne de voyage de Romain, Diélette, est chargée de remettre un message de ce dernier à sa mère. Toujours à distance, Romain introduit un nouveau personnage qui va adoucir une nouvelle attente de la mère. Notons au passage que la présence de Diélette auprès d'elle opère un transfert de responsabilité et une substitution féminine au héros. Il amoindrit, à ses yeux, le sentiment d'abandon où il la laissait auparavant. Arrivé au Havre, il écrit de nouveau avant de s'embarquer.

Robinson, lui, ne cherche pas de correctif matériel à sa fuite. Il semble l'assumer totalement et néanmoins le récit est truffé de remarques qui soulignent la permanence de sa culpabilité : « ma conscience, si longtemps endormie, se réveilla » (p. 177). Lui reviennent alors en mémoire « les bons avis de [s]on père et sa prédiction » (p. 178), et il voit ses parents « pleurant sur [s]a folie » (p. 179). Comme Romain, il doit lutter contre sa conscience alors que, confesse-t-il, « mon mauvais destin m'entraînait avec une obstination irrésistible » (p. 63). Malgré les dangers, « les deux avertissements si manifestes qu'[il] avai[t] reçus », il persiste. Lui aussi connaît le doute et confesse : « j'eus plusieurs combats contre moi-même » (p. 65). Comme dans le cas de Romain, cette réflexion est nourrie par un Autre, le fils du capitaine « [l']exhortant à retourner chez [s]on père » (p. 64).

Ce même personnage introduit une autre dimension qui n'existe pas chez Hector Malot, celle de la justice divine. Ou plutôt, là où les différents « pères » de Romain jouent leur rôle de tuteurs, Robinson découvre et admet l'autorité de Dieu, autre figure paternelle : « le bras de Dieu était contre moi » (p. 65). Tout au long du roman, la présence divine condamne Robinson, du moins le sent-il ainsi : « je n'avais pas eu une seule fois la pensée que c'était la main de Dieu qui me frappait, que c'était un juste châtiment pour ma faute, pour ma conduite rebelle à mon père, pour l'énormité de mes péchés présents, ou pour le cours général de ma coupable vie » (p. 175). Dieu accomplit la prédiction du père. Dans un désir de réhabilitation, Robinson va même au-delà, il en vient à considérer que la peine qu'il subit n'est pas assez sévère : « je comparais ma condition présente avec celle que j'avais méritée... je n'avais pas reçu le juste châtiment de mes péchés » (p. 238-239). Plus encore, mesurer l'ampleur de ses fautes l'amène à reconnaître qu'une sorte de grâce lui aurait été accordée. Cette conscience nouvelle l'ouvre à des « sentiments de gratitude envers la Providence, qui [l]'avait délivré de tant de périls invisibles » (p. 298).

Romain et Robinson ressentent diversement les choses et agissent en conséquence. Le premier maintient toujours dans les faits un contact

avec sa mère, lien secret dans un premier temps, épistolaire ensuite. Son action se manifeste non seulement dans l'aventure, mais aussi dans son amour filial. Au contraire, chez Robinson, qui a rompu tout lien avec sa famille, le cheminement du sentiment de culpabilité se fait *a posteriori*, procédant d'une manière tout intérieure.

### ***Les épreuves***

À un moment ou à un autre, ni Romain ni Robinson n'échappent au sentiment de transgresser un devoir fondamental envers leurs parents. En même temps, les épreuves qu'ils rencontrent marquent les étapes d'une nouvelle naissance. On peut même dire, pour continuer l'image du sacré, qu'elles sont autant de baptêmes, religieux ou civils, sur la voie du remords.

De façon très symbolique d'ailleurs, au cours de ses pérégrinations Romain rencontre deux fois cette cérémonie, à un moment crucial de ses aventures. Avant son départ, perdu dans la brume avec M. de Bihorel et incapable de se diriger, il entend une cloche : « la cloche... reprit en carillonnant. Il y avait un baptême... le carillon du baptême dure souvent une demi-heure et quelquefois plus, quand le parrain s'est arrangé pour donner des forces au sonneur... nous arrivâmes à la chaussée... Nous étions sauvés » (p. 51). C'est de la faim que le deuxième baptême le délivre. Alors qu'il s'est enfui de chez son oncle Simon, tel un vagabond, il retourne chez lui avant d'embarquer. Il participe à la distribution de dragées et de sous : « J'en vis venir un de mon côté ; je sautai dessus... et j'eus la chance d'attraper une pièce de dix sous... j'entrai chez le boulanger et me fis couper une livre de pain » (p. 145).

À cette conception bénéfique de l'adversité s'oppose une véritable descente aux Enfers qui plonge les héros dans la dure réalité. Pour Romain, Paris est synonyme de malheur avec la recherche éperdue de la mère de Diélette, la faim, le froid, la maladie et la crainte de se faire emmener par la police. Robinson, lui aussi, connaît la maladie dans la solitude et le désarroi. Tous deux paient le prix fort pour leur faute première, l'abandon de leur famille.

Cependant, ces mêmes épreuves développent en eux des qualités qu'ils ne soupçonnaient pas. Romain est prévoyant autant qu'il peut l'être : utilisant les ressources naturelles, il vit de cueillette, fraises ou crevettes selon qu'il se trouve dans les terres ou au bord de la mer. Il sait également faire d'un mur, auquel il adjoint feuilles et branchages, un campement pour la nuit. Enfin, il fabrique lui-même le nécessaire pour naviguer : « Une planche de sapin... J'en fis un bateau ; avec mon couteau je lui donnai la forme d'un navire... sur cette seconde baguette je tendis mon mouchoir, et j'eus ainsi une magnifique frégate » (p. 139). Comme Robinson, il n'est jamais pris au dépourvu, mais sait aussi

anticiper son action. A plusieurs reprises, il prend le temps d'examiner sa situation : « j'avais besoin de réfléchir », constate-t-il, (p. 137) pour mieux se diriger. Sa ténacité n'est jamais prise en défaut et son sens de l'honnêteté grandit spontanément.

Totalement livré à lui-même et aux aléas d'une île déserte, Robinson temporise, même si c'est à son corps défendant, car lui aussi réfléchit : « il n'y avait d'autre remède que la patience » (p. 144). Il montre même de l'opiniâtreté au point que, dit-il, « l'insuccès ne me rebutait point » (p. 219).

Cette conscience de soi qu'apporte l'adversité les conduit à un retour sur le passé et sur leur culpabilité. C'est ainsi que naît le remords, dans une lente rétrospective que le raisonnement et le temps a accentuée. À la lecture de la Bible, trouvée sur les restes du bateau, Robinson se montre « sincèrement et profondément contrit » (p. 185) pour sa conduite passée. Romain Kalbris, lui, subit un choc qui inverse l'ordre de ses deux passions. Voyant une veuve et mère de marin attendre désespérément le retour de son fils pour accepter de mourir, il comprend subitement la valeur de la vie : « Ma mère aussi pouvait mourir » (p. 339) et fait ainsi passer au second plan son amour du large. Ni Robinson ni Romain n'oublient la faute originelle qui, associée à la difficulté de survivre, les ont amenés à mesurer la responsabilité de leurs actes.

De là, une transformation, pour ne pas dire une conversion, qui passe d'abord par la résignation. Romain sait qu'il ne prendra pas la mer et finit par l'accepter : « Je ne fus pas marin » (p. 344). Robinson est plus explicite encore : « mon esprit s'était calmé en se résignant à la volonté de Dieu » (p. 244). Faisant preuve d'humilité, il ne songe qu'à « remercier humblement le Ciel de toutes les faveurs merveilleuses » qu'il a reçues (p. 317). En même temps, la présence de la mort, pour lui-même dans le cas de Robinson, pour sa mère dans celui de Romain, dont la perspective apparaît comme coupable, est nécessairement liée à l'aventure. Cette conscience profonde de la mort fait de chacun des héros un être régénéré et purifié, au travers d'une rédemption<sup>7</sup>.

La perte des valeurs anciennes, dont le but était recherché au départ, s'avère donc effective, au prix de circonstances et de réflexions imprévisibles. Robinson, qui partait aussi avec « l'idée extravagante et indéterminée de faire fortune » (p. 66), trouve de l'argent dans le bateau naufragé, et en découvre l'inutilité sur une île déserte : « je possédais infiniment plus qu'il ne m'était loisible de dépenser... je n'en avais que faire... J'aurais eu ce tiroir plein de diamants, que c'eût été la même chose » (p. 236). Devant le risque de perdre sa mère en son absence, c'est le sens même de l'aventure qui abandonne Romain Kalbris.

---

<sup>7</sup> Jean-Yves Tadié, *Le Roman d'aventures*, « Tel », Gallimard, 2013, p. 20.

La nouvelle qualité reconnue par tous deux est celle du travail. Sans aucune qualification au départ, ils apprennent au fur et à mesure. Robinson ne cesse de concevoir et de bâtir pour améliorer son confort et développer « l'économie » de l'île. Romain, lui, se montre des plus actifs. Constamment, il met à profit les richesses de la nature et sait utiliser ses dispositions propres.

En dépit ou à cause d'un sentiment de culpabilité latent ou exprimé, mais toujours présent, les épreuves les conduisent à résoudre tout ou partie du conflit initial. C'est alors qu'ils peuvent revenir dans leur patrie.

### *Le retour au pays*

Forts de leurs acquisitions et de leur « rachat », Robinson et Romain gagnent la terre natale avec le sentiment d'avoir réparé autant que possible le tort causé à leur parents. Réparation personnelle et effective de la part de Romain, plus spirituelle pour Robinson.

Le retour de Romain Kalbris se déroule en deux temps. D'abord, accompagné de Diélette, il effectue le trajet de Paris à son village breton paisiblement, en voiture et, plus tard, la diligence le transporte définitivement du Havre vers ce même village. L'aventure est totalement accomplie pour lui. Il n'en reste que la création par Romain d'une entreprise de pêche. Les circonstances romanesques ajoutent encore à cette insertion sociale et affective. Le décès de l'oncle « indien » assure à Romain une fortune qui, grâce à son sens de la famille, rejaillit sur ses proches. Sa mère en premier lieu, Diélette ensuite, qui va en pension avant qu'il ne l'épouse, et enfin son oncle Simon ruiné. M. de Bihorel, revenu sain et sauf d'une série de péripéties en Amérique, rejoint le cercle familial. Le peintre Lucien Hardel n'est pas oublié, qui vient séjourner régulièrement auprès d'eux tous. Au prix d'un renoncement, le noyau familial constitué autour de Romain et son aisance matérielle évacuent apparemment le sentiment de culpabilité. Grâce au hasard de la fortune, il « rachète » ce qu'il finit par considérer comme un rêve, voire une chimère. Les interventions du narrateur adulte laissent transpirer un jugement sur la conduite de l'enfant qu'il fut, conduite qu'il réprouve. Toujours caché, il entend sa mère dire qu'elle déplore le départ de son fils : « c'était à moi qu'elle pensait, c'était après moi qu'elle soupirait... comment à cet instant n'ai-je pas sauté près d'elle ? » (p. 132). La vie présente, à terre, fruit de son aventure avortée, semble le satisfaire pleinement.

Le retour de Robinson Crusoé s'avère bien différent. Il part avec les symboles de son séjour : « j'emportai à bord, comme reliques, le grand bonnet de peau de chèvre que je m'étais fabriqué, mon parasol et mon perroquet » (p. 447). Contrairement à Romain qui retrouve les siens,

Robinson arrive en Angleterre « après une absence de trente-cinq années » (p. 448). Autant dire qu'il ne retrouve rien de ce qu'il a connu, ni parents, ni famille, ni amis. Se sentant « parfaitement étranger à tout le monde », il est prêt à repartir pour faire fructifier ses affaires. De plus, et surtout, il ressent un « violent désir de revoir [s]on île » (p. 486). Il s'engage ainsi dans un va-et-vient entre les continents. Le bilan social qu'il fait de sa longue aventure s'avère négatif : « j'étais accoutumé à une vie vagabonde ; je n'avais point de famille... je n'avais pas fait beaucoup de connaissances ». Rien ne le retient en Angleterre, ni un mariage, suivi d'un veuvage, ni des enfants. Ayant délaissé ses parents, il semble qu'il abandonne ses propres enfants. C'est donc à une vie vagabonde qu'il se condamne.

### *La fin des illusions*

Robinson et Romain, désireux de courir les mers au point de quitter secrètement le foyer familial, traversent l'espace et le temps. Ils tentent ainsi de maîtriser le doute qui les assaille et le remords qui les poursuit. Ils partagent la fougue de la jeunesse et l'esprit d'entreprise. Toutefois, leur condition initiale les amène à vivre leur transformation de manière spécifique.

L'opposition de leurs milieux sociaux est manifeste : Robinson est issu de la bourgeoisie, Romain est fils d'ouvrier pêcheur. Mais au-delà, l'environnement affectif qui en découle les marque définitivement dans leurs rapports avec la famille. Il explique la singularité de leur sentiment de culpabilité. Solitaire, Robinson l'est déjà chez ses parents. L'aventure ne fait que concrétiser ce qui était latent. Il n'a pas d'échanges intimes avec eux, tout repose sur des conventions contre lesquelles il s'insurge. C'est pourquoi ce qu'il estime être sa faute à leur égard prend une tournure à la fois abstraite et sacrée. Tout au contraire, Romain vit entouré d'amour : celui de ses parents et celui de M. de Bihorel. Aussi le jeune héros est-il enclin au doute dès le départ, doute mêlé de tendresse et de respect pour sa mère.

Quoi d'étonnant alors à ce que Romain réintègre sa famille de cœur, tandis que Robinson poursuit son existence nomade et solitaire ? En une sorte d'inversion, Romain, qui ne rêvait que d'aventures maritimes, reste au port, devient un « bourgeois », et Robinson, abandonnant sa classe d'origine, devient une sorte de « marginal », parcourant mers et continents.

Après le choix que chacun d'eux fait de sa vie, une question reste posée : tous deux ont perdu leurs illusions, mais sont-ils heureux ? Se bornant au récit des circonstances de sa fortune matérielle, Robinson ne fait pas mention de son état d'esprit. Il semble bien désabusé cependant. Le narrateur adulte de *Romain Kalbris*, lui non plus, n'évoque pas ses

sentiments. S'il assume totalement ses responsabilités de chef de famille, c'est, apparemment, sans état d'âme. Pourtant, le silence des deux héros sur le sujet paraît troublant. Alors qu'ils dissertaient volontiers sur leurs émotions pendant le cours de leurs aventures, ils les dissimulent à la fin, quand leur destin est définitivement fixé. Ce qui laisserait à penser que malgré leurs tentatives de régler le conflit intérieur et le sentiment de culpabilité vis-à-vis de leurs parents, ils n'y sont pas complètement parvenus.